

## Un faisceau de métaphores platoniciennes dans les écrits d'Augustin de 386

La transmission de métaphores platoniciennes à l'Occident latin a été une des pistes de recherche favorites de P. Courcelle. L'étape augustiniennne de cette odyssee l'a particulièrement retenu. Elle a débuté par le témoignage des écrits de Cassiciacum en 386-387 : c'est ainsi que dans le *Contra Academicos*, puis dans les *Soliloquia*, l'image de la glu de la convoitise charnelle révèle l'influence de lignes du *Phédon* en 82e<sup>1</sup>. Mais comme cette influence s'est vraisemblablement exercée par l'intermédiaire du *De bono mortis* d'Ambroise<sup>2</sup>, la formule de P. Courcelle introduisant le chapitre sur l'usage augustinienn de ladite métaphore : "Augustin aussi se réfère souvent à la page du *Phédon*, dès les traités de Cassiciacum<sup>3</sup>", apparaît pour le moins téméraire.

Une preuve, en effet, qu'à cette époque, Augustin parait son style de métaphores de Platon, mais sans les recueillir dans l'original même, nous est fournie par deux textes parallèles déroulant un faisceau d'images d'origine platoniciennne passées jusqu'ici inaperçues.

Le témoignage de la *Lettre 2* à Zenobius est le plus convaincant. Zenobius est cet ami d'Augustin, qui a quitté précipitamment le "cercle" du maître à Milan<sup>4</sup>, lui laissant un poème et le souvenir de questions sur l'ordre du monde restées sans réponse, jusqu'à ce qu'Augustin, de Cassiciacum, lui dédie la relation des débats qui eurent lieu sur ce sujet<sup>5</sup>. Je ne serais pas surpris que nous ayons dans

---

1. P. COURCELLE, *Connais toi toi-même de Socrate à saint Bernard 2*, Coll. Études aug., sér. Antiquité 59, Paris, 1975, p. 325-345.

2. AMBR., *bon. mortis* 9, 40 traduit textuellement une séquence de passages "symphoniques" du *Phédon*, dans l'ordre 82e-79c-83a : cf. P. COURCELLE, *op. laud.* p. 328.

3. *Op. laud.*, p. 331.

4. Sur le sens qu'il faut donner à cette expression cf. G. MADEC, «Le milieu milanais, Philosophie et christianisme», *Bull. Litt. eccl.* 88, 1987, p. 194 - 205.

5. Cf. AVG., *ord.* 1, 7, 20 : «Nam Zenobius noster multa mecum saepe de rerum ordine contulit, cui alta percontanti numquam satisfacere potui, seu propter obscuritatem rerum seu propter temporum angustias. Crebrarum autem ille procrastinationum usque adeo impatiens fuit, ut me, quo diligentius et copiosius respondere cogerer, etiam carmine prouocaret... Nam

la *Lettre 2*, peu de temps après, une invitation à honorer cette dédicace<sup>6</sup>, car Augustin y recommande la poursuite de la discussion commencée (sur l'ordre), jusqu'à un point d'accomplissement, qui ne doit pas être celui qu'y met Alypius, le voulût-il<sup>7</sup>. En effet Alypius, à la fin du *De ordine*, a célébré l'ampleur de l'exposé d'Augustin en reconnaissant qu'il est définitif<sup>8</sup>.

En tout état de cause, voici en quels termes Augustin, au début de *Lettre 2*, rappelle les bases philosophiques communes sur lesquelles s'est engagé son dialogue avec Zenobius :

«Bene inter nos conuenit, ut opinor, omnia quae corporeus sensus adtingit, ne puncto quidem temporis eodem modo manere posse, sed labi, effluere et praesens nihil obtinere, id est, ut latine loquar, non esse».

«Nous sommes bien convenus, je crois, que toute chose, que la connaissance charnelle atteint, ne peut subsister telle qu'elle est, même un instant du temps, mais qu'elle succombe, s'écoule et ne peut garder aucune présence, c'est-à-dire, pour parler latin, qu'elle n'est pas».

L'incise *ut latine loquar* a éveillé notre attention. Selon l'habitude dont témoignent plusieurs occurrences du *De ordine*, c'est après la formulation d'une notion en grec ou du moins dans un grec latinisé, qu'Augustin introduit sa traduction en latin usuel par *latine dicitur* ou *dici potuit* ; ainsi en va-t-il de *philosophia*, qui "se dit en latin *amor sapientiae*"<sup>9</sup>, de *litteratura* ou de *numerus*, qui servent à nommer *grammatica* et *rythmus* "en latin"<sup>10</sup>. Il y a donc tout lieu de penser, que *ut latine loquar*, dans la *Lettre 2*, marque la fin d'un développement calqué sur le grec et débouche sur une expression *non esse*, irréductible à une quelconque imitation du grec.

Le faisceau de métaphores synonymes qui commence à *ne puncto quidem temporis* et s'achève à *praesens nihil obtinere* est imité de deux passages parallèles de Cicéron. Au premier livre des *Academica*, sont relevées par Varron les caractéristiques, selon l'Académie, des objets qui "tombent sous les sens", en antithèse aux idées définies par Platon :

---

profectio eius tam repentina et perturbata fuit tumultu illo, ut nihil istorum uenire nobis in mentem potuerit; nam id relinquere mihi responsuro statuerat et multa concurrunt, cur ei sermo iste mittatur.»

6. D'une façon analogue, Augustin, dans la *Lettre 31*, 7 recommandera à Paulin de "lire" le lot de ses écrits qu'a apportés Romanianus.

7. AVG., *epist.* 2 : «Quocum officio commoneo te interim, qualiscumque sis, inchoatam tecum disputationem perficiendam, si curae nobismetipsis sumus. Nam eam cum Alypio perfici nequaquam sinerem, etiamsi uellet.»

8. AVG., *ord.* 2, 20, 53 (Alypius s'adressant à Augustin) : «Ipsa etiam sacraria ueritatis ubi essent, qualia essent, quales quaererent, et breviter et ita plane significasti, ut, quamuis suspicemur et credamus tibi esse adhuc secretiora, tamen non absque impudentia nos putemus, si amplius quicquam flagitandum arbitremur.»

9. *Ibid.* 1, 11, 32 : «Nam ne quid, mater, ignores, hoc graecum uerbum, quo philosophia nominatur, latine amor sapientiae dicitur.»

10. *Ibid.* 2, 12, 37 : «Poterat iam perfecta esse grammatica, sed, quia ipso nomine profiteri se litteras clamat, unde etiam latine litteratura dicitur, factum est ut...» ; 2, 14, 40 : «rythmi nomine notauit, qui latine nihil aliud quam numerus dici potuit.»

«Mentem uolebant rerum esse iudicem, solam censebant idoneam, cui crederetur, quia sola cerneret id quod semper esset simplex et unius modi et tale quale esset (hanc illi ἰδέαν appellabant, iam a Platone ita nominatam, nos recte speciem possumus dicere). Sensus autem omnes hebetes et tardos esse arbitrabantur nec percipere ullo modo res eas quae subiectae sensibus uiderentur, quod essent ... ita mobiles et concitatae, ut nihil umquam unum esset constans, ne idem quidem, quia continenter laberentur et fluerent omnia» (ac. 1, 8, 30 – 31)<sup>11</sup>.

Un texte parallèle de l'*Orator* attribue expressément cette succession de métaphores à Platon également dans une "synkrisis" entre les "idées" et "le reste des choses"<sup>12</sup> :

«Has rerum formas appellat ἰδέας ille non intellegendi solum, sed etiam dicendi grauissimus auctor et magister Plato easque gigni negat et ait semper esse ac ratione et intellegentia contineri ; cetera nasci, occidere, fluere, labi nec diutius esse uno ac eodem statu» (orat. 3, 10)<sup>13</sup>.

Cette vulgate du dualisme platonicien<sup>14</sup> emprunte ses éléments principaux à l'antithèse du *Phédon* de Platon 80 a – b :

«Ce qui est divin, immortel, intelligible, ce dont la forme est une, ce qui est indissoluble et possède toujours de la même façon son identité à soi-même, voilà à quoi l'âme ressemble le plus. Au contraire, ce qui est humain, mortel, non intelligible, ce dont la forme est multiple et qui est sujet à se dissoudre, ce qui jamais ne demeure identique à soi-même, voilà en revanche à quoi le corps ressemble le plus<sup>15</sup>».

Par le canal des imitations que Cicéron a vulgarisées, cet enseignement platonicien est arrivé jusqu'à Augustin, maître de philosophie à Cassiciacum. Ce dernier, en effet, voulant donner à ses disciples le sens de l'antithèse entre

11. Trad. fr. : «(Ces philosophes) voulaient que l'intelligence fût le juge des choses, ils considéraient qu'elle seule méritait qu'on la crût, parce que seule elle discernait ce qui toujours était simple et uniforme et tel que cela était (c'est cela qu'ils nommaient idée, déjà appelée ainsi par Platon, et que nous pouvons rendre légitimement par "species"). Et, à leurs yeux, tous les sens étaient lourds et lents et ne percevaient nullement les objets qui paraissaient soumis aux sens, parce que... ils sont si mobiles et agités qu'il n'y a jamais rien d'un ni de stable, ni même d'identique, du fait que tout, de façon continue, glisse et s'écoule».

12. Commentée par A. MICHEL, *Rhétorique et philosophie chez Cicéron. Essai sur les fondements philosophiques de l'art de persuader*, Paris 1960, p. 140–141; A. DESMOULIEZ, *Le goût de Cicéron*, Coll. Latomus 150, Bruxelles 1976, p. 480–481.

13. Trad. fr. A. YON : «Ce sont ces modèles des choses qu'appelle "idées" le garant et le maître le plus profond, non seulement de la spéculation intellectuelle, mais aussi de l'expression, Platon ; il dit qu'elles ne sont pas engendrées, mais éternelles et qu'elles résident dans notre raison et notre intelligence ; les autres choses naissent, meurent, s'écoulent, passent et ne restent pas longtemps dans le même état».

14. Comme l'a montré W. KROLL, qui, dans son édition de l'*Orator*, Berlin 1913, p. 25–26, fait choix de *Banquet* 211 a ; *Timée* 27 d ; *Cratyle* 439 d.

15. Éd. et trad. L. ROBIN : Τῷ μὲν θεῷ καὶ ἀθανάτῳ καὶ νοητῷ καὶ μονοειδῆ καὶ ἀδιάλυτῳ καὶ ἀειώσαύτως κατὰ ταῦτὰ ἔχοντι ἑαυτῷ ὁμοίωτα τονεῖναι ψυχῇ, τῷ δὲ ἀνθρώπινῳ καὶ θνητῷ καὶ ἀνοήτῳ καὶ πολυειδῆ καὶ διάλυτῳ καὶ μηδέποτε κατὰ ταῦτὰ ἔχοντι ἑαυτῷ ὁμοίωτα τονεῖναι σῶμα.

*nequitia*, qui évoque l'inanité, et *frugalitas*, vertu porteuse d'une *frux*, déclare, dans le *De beata uita* 2, 8 :

«Nihil est enim omne quod fluit, quod soluitur, quod liquescit et quasi semper perit. Ideo tales homines etiam perditos dicimus. Est autem aliquid, si manet, si constat, si semper tale est, ut est uirtus, cuius magna pars est atque pulcherrima, quae temperantia et frugalitas dicitur».

«Le néant est en effet tout ce qui s'écoule, se dissout, se liquéfie et ne cesse en quelque sorte de périr. Voilà pourquoi nous disons aussi d'hommes comme cela qu'ils sont perdus. Mais une chose est, si elle demeure, si elle stable, si elle est toujours telle qu'elle est, comme est la vertu, dont une partie importante et extrêmement belle s'appelle tempérance et fructuosité».

Les métaphores de la liquéfaction, de la dissolution, de l'évanouissement dans le temps sont celles dont Augustin orne sa lettre à Zenobius. Il a conscience que, malgré l'intermédiaire cicéronien qui les lui a procurées, elles ne sont pas d'origine latine : voilà pourquoi, dans les deux passages parallèles du *De beata uita* et de la *Lettre 2*, il donne une équivalence latine de la signification de ces hypallages, implicitement dans le *De beata uita* : «C'est la raison pour laquelle nous disons (dans notre langue) que les hommes qui offrent ces traits (écoulement, dissolution) sont 'perdus' » ; explicitement dans l'*Epist. 2* : «Ou, pour le dire en latin, c'est n'être pas»<sup>16</sup>.

Dans l'un et l'autre cas, Augustin n'avoue pas que les métaphores de l'écoulement, de la dissolution, de la contingence sont d'origine platonicienne. Il faut attendre le *De uera religione* pour qu'elles ne soient plus anonymes. Au chapitre trois de ce traité écrit au retour en Afrique, Augustin suppose que Platon encore vivant<sup>17</sup>, un disciple l'interroge sur la vérité. Il répondrait :

«Quamobrem sanandum esse animum ad intuendam incommutabilem rerum formam et eodem modo, semper se habentem atque undique sui similem pulchritudinem..., cum ipsa uere summeque sit ; cetera nasci, occidere, fluere, labi» (*uer. relig.* 3, 3).

16. Les mots *non esse* ou *nihil esse*, tournures du latin philosophique (cf. CICÉRON, *Tusc.* 1, 7, 14 ; *Ac.* 2, 11, 36) – ce qui a échappé à E. ZUM BRUNN, «Le dilemme de l'être et du néant chez saint Augustin, des premiers Dialogues aux Confessions», *Rech. Aug.* 6, 1969, p. 59 –, traduisent, comme le suggère l'explication parallèle par *pereo* du *De beata uita*, l'état de périssement des réalités sensibles. En effet, dans la prière liminaire des *Soliloquia*, Augustin joue de la double antithèse entre *non esse* – *esse* et *perimit* – *perire*, en reliant entre eux les deux extrêmes *non esse* et *perire* : «Deus, per quem omnia, quae per se *non essent*, tendunt *esse*; Deus, qui ne id quidem quod se inuicem *perimit*, *perire* permittit» (*Solil.* 1, 1, 2). Il n'est pas sûr du tout que cette rhétorique porte la marque de Porphyre, comme est tenté de le croire O. DU ROY, *L'intelligence de la foi en la Trinité selon saint Augustin*, Coll. Études aug., sér. Antiquité 27, Paris 1966, p. 197 n. 4.

17. Pour la signification de l'hypothèse voir G. MADEC, «*Si Plato uiueret...* (Augustin *De uera religione*, 3, 3)», *Néoplatonisme. Mélanges offerts à Jean Trouillard* (Les Cahiers de Fontenay 19-22), Fontenay-aux-Roses, 1981, p. 231–247.

M. Testard et H. Hagendahl<sup>18</sup> ont reconnu dans ces dernières images l’empreinte de la synthèse du chapitre 10 de l’*Orator* sur le platonisme. Il eût été avisé de faire la même observation à propos de l’extrait de la *Lettre 2* et surtout du *De beata uita*, où, au chapitre 8, Augustin commente l’antithèse entre *frugalitas* et *nequitia* à l’aide de l’ensemble, et non, comme dans la *Lettre 2*, d’une moitié, du moins en apparence<sup>19</sup>, de la “synkrisis”, par laquelle Cicéron, dans l’*Orator*, présentait la doctrine de Platon; pour contrebalancer, en effet, l’évocation de la *nequitia* que nous avons rappelée, il ajoute : “Est autem aliquid, si manet, si constat, si semper tale est, ut est uirtus” (*beat. uit.* 2, 8).

Ainsi c’est d’un Platon “digéré” par des Latins qu’à l’époque de Cassiciacum, Augustin recueillera des échos.

Jean DOIGNON  
120, avenue Félix Faure  
75015 PARIS

RÉSUMÉ : Des métaphores évoquant l’écoulement, la dissolution de l’être se présentent dans des écrits augustiniens de 386 (*Lettre 2* ; *De beata uita*), métaphore qui sont d’origine platonicienne (*Phédon*). Elles viennent de paraphrases de l’original grec, qu’on peut lire chez Cicéron, principalement dans l’*Orator*.

---

18. M. TESTARD, *Saint Augustin et Cicéron, 2: Répertoire de textes*, Coll. Études. aug., sér. Antiquité 6, Paris 1958, p.18 ; H. HAGENDAHL, *Augustine and the Latin Classics*, *Studia graeca et latina Gothoburgensia* 20, Göteborg, 1957, p. 162.

19. Car, dans la tournure négative «ne puncto quidem temporis eodem modo manere posse», se profile un élément de la définition de ce qui “est”, donnée dans *beat. uit.* 2, 8 : “si manet” cf. p.41.